

Méodies baudelairiennes

Immersion dans l'univers musical de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle

Un programme piano-voix autour du recueil *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire



Pour fêter le bicentenaire de la naissance de Baudelaire, j'ai demandé à **Isabella Vasilotta**, directrice artistique et manager dans le domaine de la musique classique et contemporaine, de nous proposer une immersion musicale dans l'œuvre de l'immense poète. Ce très beau programme, qui est interprété par la pianiste **Maroussia Gentet** et la soprano **Marie Soubestre** le 15 décembre 2021 au CNL et qui a fait l'objet d'une captation à la Fondation **Singer-Polignac** où les artistes sont en résidence, est mis à la disposition de tous les lieux qui souhaiteront à leur tour célébrer Baudelaire.

Régine Hatchondo, Présidente du Centre national du livre

Programme

Charles Baudelaire a inspiré les musiciens de toutes les époques. Pour le CNL, nous nous sommes centrés sur le répertoire de la fin du XIX^e et du début du XX^e, peu après la disparition du poète.

Le programme s'ouvre avec une des plus belles invitations au voyage, celle d'Henri Duparc. Elle se poursuit avec *L'Albatros* de Chausson, avant de « tomber dans les froids ténèbres » du *Chant d'automne* mis en musique par un des plus grands mélodistes français, Gabriel Fauré. Nous sommes ensuite plongés dans *l'air du soir* à travers un triptyque debussyen, l'autrichien Alexandre Zemlinsky ayant été fortement inspiré par Claude Debussy. Puis, la lecture d'une lettre de Baudelaire à Wagner, avant le *Liebestod* d'Isolde, extrait du *Tristan* de Wagner dans la version pour piano de Franz Liszt, nous font percevoir le « sentir » musical du poète. *Le Balcon* et *Le jet d'eau* de Debussy, encadrent le jeu de miroir autour de *La cloche fêlée* dans la version de Caplet et de Casella.

Henri Duparc clôture le concert avec *La vie antérieure*, qui est, selon la critique d'aujourd'hui et de l'époque, « un des plus beaux commentaires d'une pièce poétique qu'ait jamais écrit un musicien ». Très belle écoute !

Isabella Vasilotta

  Henri Duparc, L'Invitation au voyage	3
  Ernest Chausson, L'Albatros	4
  Gabriel Fauré, Chant d'automne	4
 Claude Debussy, Préludes - IV : ...Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir...	5
  Claude Debussy, Harmonie du soir	5
 Alexander von Zemlinsky, Harmonie des Abends (<i>Harmonie du soir</i>)	5
 Lettre de Charles Baudelaire à Richard Wagner	6
 Franz Liszt / Richard Wagner, Isoldens Liebestod S. 447	6
  Claude Debussy, Le balcon	7
  André Caplet, La cloche fêlée	7
 Alfredo Casella, La cloche fêlée	7
  Claude Debussy, Le jet d'eau	8
  Henri Duparc, La vie antérieure	8



Ce programme a été réalisé dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la naissance de Charles Baudelaire.

8

osmpawncdhdzjglt

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.
Les houles, en roulant les images des cieus,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflète par mes yeux.
C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

Charles Baudelaire, *La vie antérieure*
(*Les Fleurs du Mal*)

Henri Duparc, La vie antérieure



Claude Debussy, Le jet d'eau



Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
Reste longtemps, sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surpris le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase
Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.
La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.
Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élançe, rapide et hardie,
Vers les vastes cieus enchançés.
Puis, elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.



Henri Duparc, L'Invitation au voyage

Charles Baudelaire, *L'Invitation au Voyage*
(*Les Fleurs du Mal*)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.



Ernest Chausson, *L'Albatros*

Charles Baudelaire, *L'Albatros*

(Les Fleurs du Mal)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers, Qui suivent, indolents compagnons de voyage, Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches, Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux, Laissent piteusement leurs grandes ailes

Blanches Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !

Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid ! L'un agace son bec avec un brûle-gueule,

L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait ! Le Poète est semblable au prince des nuées Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;

Exilé sur le sol au milieu des huées,

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.



Gabriel Fauré, *Chant d'automne*

Charles Baudelaire, *Chant d'automne*

(Les Fleurs du Mal)

I. Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;

Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !

J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres

Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,

Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,

Et, comme le soleil dans son enfer polaire,

Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;

L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.

Mon esprit est pareil à la tour qui succombe

Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,

Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.

Pour qui ? – C'était hier l'été : voici l'automne !

Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II.

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,

Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,

Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,

Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,

Même pour un ingrât, même pour un méchant ;

Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère

D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend : elle est avide !

Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,

Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,

De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !



Lettre de Charles Baudelaire à Richard Wagner

Paris, Vendredi 17 février 1860

« La première fois que je suis allé aux Italiens pour entendre vos ouvrages, j'étais assez mal disposé, et même je l'avouerai, plein de mauvais préjugés; mais je suis excusable; j'ai été si souvent dupé; j'ai entendu tant de musique de charlatans à grandes prétentions. Par vous j'ai été vaincu tout de suite. Ce que j'ai éprouvé est indescriptible, et si vous daignez ne pas rire, j'essaierai de vous le traduire. D'abord

il m'a semblé que je connaissais cette musique, et plus tard en y réfléchissant, j'ai compris d'où venait ce mirage: il me semblait que cette musique était la mienne, et je la reconnaissais comme tout homme reconnaît les choses qu'il est destiné à aimer. Pour tout autre que pour un homme d'esprit, cette phrase

serait immensément ridicule, surtout écrite par quelqu'un qui, comme moi, ne sait pas la musique, et dont toute l'éducation se borne à avoir (avec grand plaisir, il est vrai) quelques beaux morceaux de Weber

et de Beethoven.

Ensuite le caractère qui m'a principalement frappé, ç'a été la grandeur. Cela représente le grand, et

cela pousse au grand. J'ai retrouvé partout dans vos ouvrages la solennité des grands bruits, des grands aspects de la Nature, et la solennité des grandes passions de l'homme. On se sent tout de suite enlevé et subjugué. L'un des morceaux les plus étranges et qui m'ont apporté une sensation musicale nouvelle est celui qui est destiné à peindre une extase religieuse. L'effet produit par l'introduction des invités et par la fête nuptiale est immense. J'ai senti toute la majesté d'une vie plus large que la nôtre. Autre chose encore : j'ai éprouvé souvent un sentiment d'une nature assez bizarre, c'est l'orgueil et la jouissance de

comprendre, de me laisser pénétrer, envahir, volupté vraiment sensuelle, et qui ressemble à celle de monter dans l'air ou de rouler sur la mer. Et la musique en même temps respirait quelquefois l'orgueil de

la vie. Généralement ces profondes harmonies me paraissaient ressembler à ces excitants qui accélèrent

le pouls de l'imagination. Enfin j'ai éprouvé aussi, et je vous supplie de ne pas rire, des sensations

qui dérivent probablement de la tourture de mon esprit et de mes préoccupations fréquentes. Il y a

partout quelque chose d'enlevé et d'enlevant, quelque chose aspirant à monter plus haut, quelque chose

d'excessif et de superlatif. Par exemple, pour me servir de comparaisons empruntées à la peinture, je

suppose devant mes yeux une vaste étendue d'un rouge sombre. Si ce rouge représente la passion,

je le vois arriver graduellement, par toutes les transitions de rouge et de rose, à l'incandescence de

la fournaise. Il semblerait difficile, impossible même d'arriver à quelque chose de plus ardent ; et

cependant une dernière fusée vient tracer un sillon plus blanc sur le blanc qui lui sert de fond. Ce sera,

si vous voulez, le cri suprême de l'âme montée à son paroxysme. »



Franz Liszt / Richard Wagner, *Isoldens Liebestod S. 447*

7



Claude Debussy, *Préludes - IV :*

...*Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir...*



Claude Debussy, *Harmonie du soir*

Charles Baudelaire, *Harmonie du soir*

(Les Fleurs du Mal)

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;

Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;

Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;

Valse mélancolique et langoureux vertige !

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;

Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,

Du passé lumineux recueille tout vestige !

Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !



Alexander von Zemlinsky, *Harmonie des Abends*

(Harmonie du soir)



André Caplet, *La cloche fêlée*

Charles Baudelaire, *La cloche fêlée*

(Les Fleurs du Mal)

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver, D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume, Les souvenirs lointains lentement s'élever

Au bruit des carillons qui chantent dans la brume,

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux

Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,

Lette fidèlement son cri religieux,

Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis

Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,

Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Sembble le râle épais d'un blessé qu'on oublie

Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,

Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.



Claude Debussy, *Le balcon*

Charles Baudelaire, *Le Balcon*

(Les Fleurs du Mal)

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,

Ô toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs !

Tu te rappelleras la beauté des caresses,

La douceur du foyer et le charme des soirs,

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,

Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.

Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !

Nous avons dit souvent d'imprévisibles choses

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

Et mes yeux dans le noir devinaient les prunelles,

Et je buvais ton soufflé, ô douceur ! ô poison !

Et tes pieds s'endorment dans mes mains fraternelles.

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,

Le soir s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,

Et revivis mon passé blotti dans tes genoux.

Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses

Allieurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,

Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,

Comme montent au ciel les soleils rajournis

Après s'être lavés au fond des mers profondes ?

- O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !



Alfredo Casella, *La cloche fêlée*

7